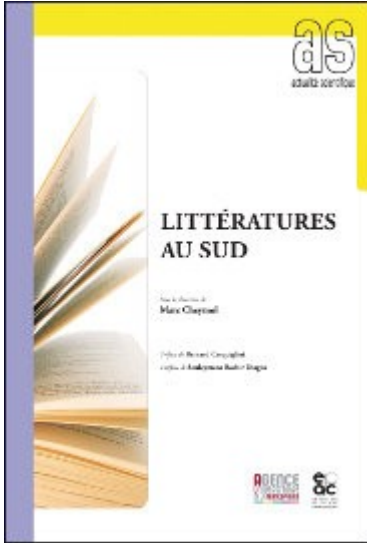


Littératures au Sud

Marc CHEYMOL (sous la dir.), Préface de Bernard Cerquiglini, Postface de Souleymane Bachir Diagne, ÉAC-AUF, 2009, 256 p., ISBN 978-2-813000-13-2.



À bien des égards cet ouvrage a des allures de manifeste. Il est d'abord manifeste pour un concept : celui de *Littératures au Sud*, présenté dans le « Document fondateur » qui le préface pour ainsi dire et qui, justement, annonce la naissance d'un « collectif *Littératures au Sud* ». *Littératures* est au pluriel, bien sûr, car il n'y a rien de tel, surtout en matière de créativité culturelle, qu'un Sud, homogène, tout d'une pièce (pas plus, du reste, qu'il n'y a un Nord). Et l'ouvrage accorde une place importante à la réflexion sur l'espace, la géographie, dans sa relation à la littérature. « Au Sud » plus que « du sud ». Car le « sud » n'est pas une localisation, une résidence assignée mais peut-être une orientation, une visée, une manière de perdre le Nord ou plutôt de ne pas être aimanté dans la direction que fixe la boussole. N'est-ce pas là ce que signifie l'importance aujourd'hui des écrivains dits « migrants » ? On peut donc être du nord et écrire au sud.

Ce n'est pas, par conséquent, pour supprimer les incertitudes auxquelles conduit l'expression « écrivains francophones » que le concept est proposé mais au contraire pour mieux embrasser ces incertitudes comme constitutives de la notion visée et comme entrant dans sa définition même. Faut-il désormais simplement proclamer « une littérature-monde en français » et déterritorialisée en tournant ainsi, entre autres conséquences, la page des temps anciens où « littérature négro-africaine », « nègre » ou simplement « africaine » francophone étaient autant d'expressions de l'aplatissement de la création littéraire sur l'identitaire, le national ? Mais, justement, est-ce ainsi qu'il faut simplifier la jeune histoire de la littérature africaine écrite en français ? En décrétant le passage d'un moment historique identitaire et identifié à un territoire peuplé de « résidents » à un autre moment qui serait celui du transnational, de l'hybride, du nomadisme des « migrants » ? Peut-être en passant par un moment de « désenchantement » après l'illusion lyrique de la construction nationale ?

Bernard MOURALIS, sur ce point, invite à réfléchir plus avant aux approches fondées sur des notions comme « postcolonial » ou « postmoderne » mais c'est surtout Papa Samba DIOP qui, appelant à l'exploration de « méthodes » d'approche « dictées par les textes eux-mêmes », indique le plus nettement qu'il faut savoir faire bon usage du scepticisme devant des concepts nouveaux et vite devenus des clichés, et par exemple l'idée étrange qu'un(e) auteur(e) est « universel(le) » quand il (elle) déclare n'écrire de nulle part ou que, d'origine étrangère, il (elle) habite, depuis plus ou moins

longtemps, dans un pays qui n'est pas celui de ses parents. Sans doute pourra-t-on discuter qu'il y ait au principe de l'acte de création ce qu'il appelle des « ancrages fondamentaux » mais il a certainement raison de considérer, par exemple, que la distinction entre « résidents » et « migrants » est établie avec une insistance bien trop simplificatrice comme moyen de périodisation littéraire. Qui peut dire que le métissage, l'hybridité ou le nomadisme qui font « les nouvelles écritures africaines » (« ni tout à fait africaines ni centrifuges », dit Papa Samba DIOP) ne soient pas aussi cette inquiétude qui habite les écritures africaines qu'on dira plus « anciennes » ? Quelle écriture baptisée « nouvelle » est plus nomade, plus inquiète, moins « résidente » donc plus « migrante » que celle de *l'aventure ambiguë*, par exemple ?

Au-delà de ce scepticisme il y a aussi clairement une véritable réaction identitaire de certains textes du recueil, preuve que le « collectif » - et c'est une excellente chose - ne pratique pas l'unanimité. Il n'est sans doute pas inattendu que cette réaction provienne des auteurs dont la démarche est celle d'une défense et illustration des langues africaines « partenaires » du français. Ce partenariat entre, du reste, pour une part importante, dans la définition des *littératures au Sud*. Que dans la langue française qu'écrit Ahmadou KOUROUMA - pour prendre un exemple de ces « tropicalités » dont parlait Sony LABOU TANSI et qu'évoque le texte d'ABOMO-MAURIN - s'entende et s'exprime aussi le malinké, est un aspect de ce partenariat, de cette coprésence dans l'écriture d'idiomes dont l'entrechoc fait création. Un autre aspect en est la demande qu'une politique linguistique volontariste insiste particulièrement sur la promotion des langues africaines comme langues littéraires, porteuses, en particulier, de la validité et de la valeur de l'orature. Ainsi le volume *Littératures au Sud* est-il un aussi un manifeste pour davantage de traduction des langues partenaires vers le français. Et dans un éloge convaincant de la traduction et de l'édition bilingue, André-Patient BOKIBA amorce une réflexion, que l'on souhaite voir se développer dans les travaux futurs du « collectif », sur ce que cela veut dire « suivre » sur des pages en vis-à-vis, « le passage [...] d'une langue à une autre ». Au point, a-t-on envie d'ajouter, de se demander quelle langue traduit l'autre lorsqu'elles se mirent ainsi l'une dans l'autre. On pourra souhaiter aussi qu'à l'avenir soient remises en question certaines « évidences » que l'on tient encore pour acquises lorsqu'il s'agit de parler d'oralité et d'identité. Pourquoi, après tout, faudrait-il défendre dans un même souffle, au nom de l'identitaire, langues africaines et oralité ?

L'ouvrage fait au conte et aux « littératures d'enfance et de jeunesse » la part, importante, qui leur revient. Sans doute faudrait-il d'ailleurs écrire « littératures dites d'enfance et de jeunesse » car les contributions à cette partie de l'ouvrage insistent sur ce point qu'il s'agit là d'une « catégorie récente et occidentale ». On se souviendra d'ailleurs, à ce propos, qu'Amadou HAMPÂTÉ BÂ rappelait que le conte n'était pas en tant que tel pour les jeunes mais qu'il s'offrait sous différents visages, à différents niveaux de signification, à ses auditeurs/lecteurs selon leur âge.

Enfin, et au total, cet ouvrage est un véritable manifeste pour la *littéarité* : entendons qu'il insiste sur la nécessité de voir la lecture (et la critique) s'effectuer à même le texte, « à même l'écriture », selon une expression de Justin BISANSWA. Trop souvent le texte littéraire africain a été un simple prétexte à discours anthropologique plus soucieux d'en viser le contexte social ou politique que d'en interroger la poétique. La lecture ne faisait que le traverser pour viser, à travers lui, au-delà de lui, ce dont il était le document. Le collectif pose ainsi la question de la relation entre « littératures en Afrique et sciences humaines » (c'est le titre d'une brève contribution de Bernard MOURALIS) et indique fort justement que c'est là « une des directions importantes dans lesquelles peut s'engager la recherche. » Sans doute mais à condition de ne pas oublier la littéarité, de ne pas oublier de lire « à même l'écriture ». En réalité, ceux qui se sont engagés dans cette voie sont revenus aux textes mêmes (comme la phénoménologie a donné le mot d'ordre d'un retour « aux choses mêmes ») non parce qu'ils ont fait de leur pauvreté vertu mais parce qu'ils ont senti qu'il fallait les laisser respirer, les laisser parler d'eux-mêmes (dans tous les sens de cette expression), d'un mot : exalter cette littéarité qui est leur manière

de ne pas s'en tenir à documenter leur contexte mais à explorer des temps à venir, à ouvrir, selon l'expression de Patrick VAUDAY évoquant Édouard GLISSANT, « des mondes dans le monde ».

Souleymane Bachir DIAGNE
Columbia University